

HORS JEU



HOMMAGE A ANDRÉ LAUDE

---- Janvier 1996 ----

HORS JEU
13 quai Contades
88000 Epinal
tél. 29 64 26 20

Directeur de la publication : Jean-Michel FOSSEY
Directeur de la rédaction : André LAUDE (+ 24.6.95)

Cette publication bénéficie du soutien du **CONSEIL GENERAL DES VOSGES** et de la **VILLE D'EPINAL**.

AMIS DE HORS JEU EDITIONS

Edouard GLISSANT: IMPROMPTU POUR MAURICE ROCHE précédé de NOTES POUR MEMOIRE DE Maurice Roche.

René DEPESTRE: 7 POEMES D'ADIEU A LA REVOLUTION CUBAINE.

Richard ROGNET: POEMES (1992).

Béatrice COMMENGE: NUIT A ESNA (Variation autour de Kouchiouk-Hänem).

Ted JOANS: POEMES (en co-édition avec Le GRAND HORS JEU/EDITIONS DU REWIDIAGE)

Jean JOUBERT: D'UNE GRAINE FENDUE.

Béatrice COMMENGE: LA TOMBE DE NIETZSCHE.

Raphaël MISERE-KOUKA: L'AFRIQUE AU COEUR (en co-édition avec LE GRAND HORS JEU/EDITIONS DU REWIDIAGE).

Jacques BOREL: A VOIX BASSE.

Georges-Emmanuel CLANCIER: A LA DEROBEE.

Jean-Claude RENARD: VOYAGES (en co-édition avec LA LICORNE).

Richard ROGNET: REcul DE LA MELANCOLIE.

Nicole de PONTCHARRA : LE BLEU VIENT DE L'EST

Daniel MAUROC : LE FAIT-TOUT

COLLECTION " VOIX NOUVELLES "

Annick BRETON : POEMES (1993).

Olivier BRUN: OBSCUR DIVISE précédé par VISITE A OLIVIER BRUN de Richard Rognet.

Marie-Christine MASSET: IMAGO MUNDI.

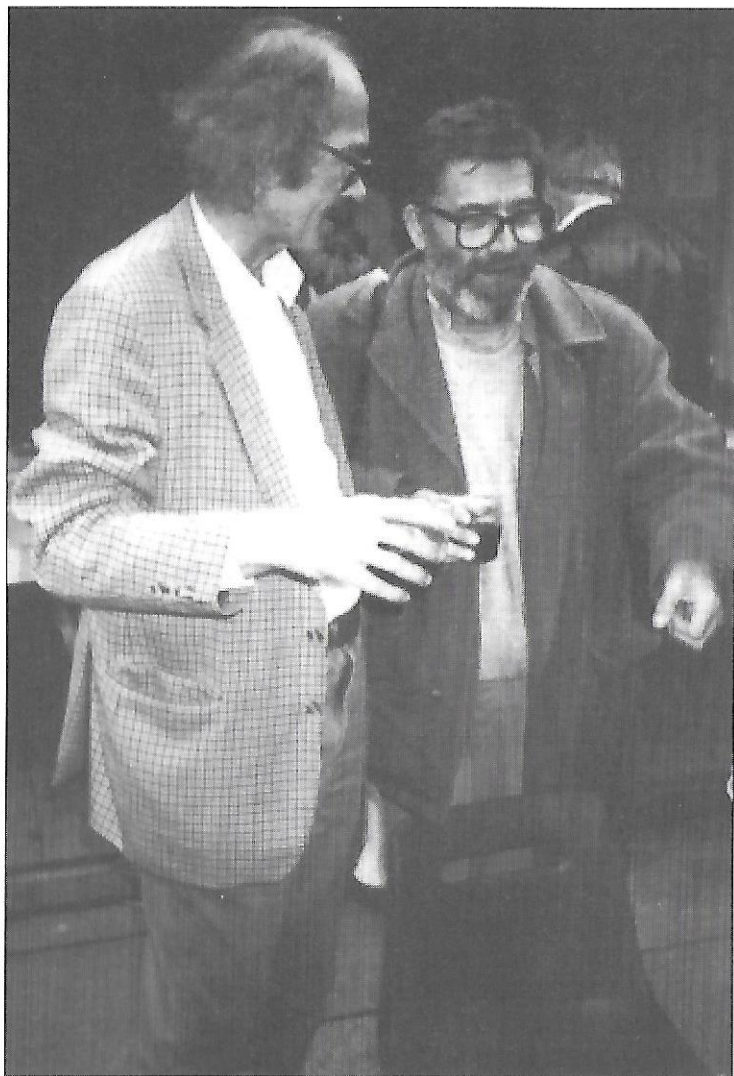
Anne WEBER : MA CHAMBRE

Guillaume de LACOSTE-LAREYMONDIE : OPHELIES

CHACUNE DE CES PLAQUETTES EST VENDUE 25 F. 100 F. LES 5 (AU CHOIX)
REGLEMENTS A L'ORDRE DE J-M. FOSSEY - 13 QUAI-CONTADES 88000 EPINAL

SOMMAIRE

Jean-Michel FOSSEY.....	3/4
Poème inédit d'André LAUDE.....	5
Yann ORVEILLON.....	6/8
Marc ALYN	9/11
Jean BRETON	12/14
Jean ROUSSELOT.....	15/17
Xavier GRALL.....	18/19
Yves LOISEL	20/21
Bernard DIMEY.....	22/25
Tristan CABRAL.....	26/29
Serge WELLENS.....	30
Jean DUBACQ.....	31
Didier MANYACH.....	32
Daniel ABEL.....	33/35
Jean-Claude RENARD.....	36
André SCHMITZ	37
Claudine HELFT.....	38
Jean JOUBERT.....	39
Serge BRINDEAU.....	40/41
Jude STEFAN.....	42
Jean Pierre BEGOT.....	43
François JODIN.....	44
Vénus KHOURY-GATA.....	45
Andrée CHEDID.....	46/47
Nicole de PONTCHARRA.....	48/49
Marie Claire CALMUS.....	50/51
André MATHIEU	52/53
José Maria ALFONSO.....	54
Jean-Luc COUDRAY.....	55
Thierry QUIVY.....	56
Michel PRAEGER	57
José Carlos RODRIGUEZ NAJAR.....	58
Marie-Christine MASSET.....	59/60
Robert SABATIER	61/62



André LAUDE et Jean-Michel FOSSEY
(Marché de la Poésie, Paris, 1992)

LETTRE POSTHUME A ANDRÉ LAUDE

26/6/1995

Cher André,

Avant hier après midi , le Prof m'a dit qu'il était passé te voir et que tu lui avais posé des tas de questions à propos de ce Marché de la Poésie auquel pour la première fois tu ne participerais pas. Tu souhaitais aussi qu'on t'apporte le catalogue. " Il ne voit pratiquement plus personne, a ajouté le Prof, mais Yann, toi et quelques autres qui faites comme qui dirait partie de sa famille, cela lui ferait plaisir de vous revoir ". J'avais donc prévu de me rendre chez toi dès aujourd'hui, en compagnie d'André Mathieu. T'apporter le catalogue du marché n'aurait été qu'un prétexte. Mon idée était de te bousculer jusqu'à te convaincre d'accepter de consulter le Docteur V... Tu sais le peu d'estime que m'inspirent les médecins, mais celui-ci a vraiment fait des " miracles "... Que tu allais très mal, je ne l'ignorais pas, tu me l'avais écrit, madame David m'avait informé que tu ne descendais plus dans le Marais depuis plusieurs semaines. Mais je savais aussi, par Claire, que tu écrivais énormément et que tu attendais avec beaucoup d'impatience des signes de tes derniers amis; cela me semblait bon *signe* et m'empêchait d'imaginer le pire.

De retour chez moi, vers minuit, suite à cet interminable après-midi sur le stand de HORS JEU, notre revue que tu tenais tant à voir continuer de paraître, j'ai trouvé sur mon répondeur un message de madame David: je devais rappeler Claire.

Là encore, je me suis refusé à voir la réalité en face, me contentant de penser que tu avais dû être transporté aux urgences; Claire allait seulement m'indiquer l'adresse de l'hôpital. En fait, elle s'est contentée de me dire: " André est parti tout à l'heure...". Je ne lui ai rien dit, je l'ai écoutée pleurer un court instant puis l'un des deux a rattrapé.

Ce matin, c'est à mon tour de pleurer. Larmes de tristesse mais aussi de colère en pensant à tous ceux qui après t'avoir tourné le dos toutes ces années, vont maintenant t'encenser, te porter aux nues. Et puis, il y a les autres, les " vrais " amis, les frères et les soeurs, à qui ton départ va porter un coup terrible. je pense surtout à Claire et à Yann. A tes enfants aussi que je ne connais pas, à ta fille en particulier dont tu m'as parlé la dernière fois que nous nous sommes vus; votre réconciliation t'avait rendu fou de joie.

J'ai réussi à me calmer, ma foi en Jésus a pris le dessus. Tu n'es pas mort André; Claire a raison: tu es simplement parti, parmi les étoiles du Ciel, pour y trouver cette paix que tu n'as pas connue sur terre. Tôt ou tard nous nous retrouverons là haut. ce n'est donc pas un adieu que je t'adresse, André, mon vieux complice, mon frère, mais un affectueux à bientôt.

Jean-Michel

Jean-Michel FOSSEY

A un frère de la côte

Pour Y. Orveillon

*

Sois ce qui en moi
n'arrive pas à
être
naître

Sois le fleuve en joie
que le poisson froid
pénètre
jusqu'à l'arête

Sois la vache qui va paître
entre les astres de plomb
dans le champ céleste

Sois le buisson de feu
où se jette l'agneau

Sois mes deux yeux
crevés par Jésus-Christ
et son complice le prêtre.

Sois ce pur cri
cette lutte mêlant races et races

Sois cette tétanie
qui te permet de regarder ta mère
en face

d'embrasser le front de ton père
d'enlacer les arbres feuillages et troncs
et d'épuiser ta faim parmi les noirs cochons
venus de Thrace

Sois la signature la rature
de ce qui n'a ni sens
ni avenir ni mesure
ni progéniture.

La petite Bouérigère
14 août 1990

André LAUDE

Lettre à une côte de mon frère

*A André Laude
Pour la rencontre
Pour la suite ...*

Sois ce qui en toi
N'arrive pas à
être

*

Nous sommes ce que nous sommes
Et si tu es
Je serai
J'ajouterai
C'est promis
En riant, en pleurant
A la bête
A la somme
Ce que j'ai cru trouver
Touchant du bout du coeur
Le coeur de l'essentiel

*

Sois le pâtre du flutiau
Des grenouilles à bon dos
Qui clabaudent au Marais
Sous les lunes-réverbères,
En l'an 90 de notre ère
Au miel des laudateurs
Préfère toujours
A l'aube
La gloire du plein chant
L'annonce toujours recommencée
D'une nouvelle espérance

*

Quand dans les tempêtes
De tes rêves fracassés
Le vin noir de tes nuits d'angoisse
Tu psalmodies la ballade des noyés
Trouve un espar de haut bord
et d'amitié
pour ton salut
Et pour ta course continuée
Vers de plus doux rivages

*

Sois la cendre de Giordano Bruno
Dispersée sur nos têtes
Sois l'en-marche de Vlado
Le grand russe farouche
Sois la poussière de lune
Qui nimbe Hikmet au cachot
Sois le bras de Cendrars
Dans la boue des tranchées
Et les mains de Jara
A la hache tranchées
Sois la vertèbre de Puig Antich
Qu'ils n'ont pas su briser
Celle du souvenir

*

Ne laisse pas les stigmates
envahir ta face
Peu sont prêts encore
Pour le baiser au lépreux
Qui ne savent pas
Aux souffrances fécondes
Le droit d'imprimer
ses pensées sur sa peau
Et de donner à voir
La face cachée du monde

*

Tu n'es pas l'ennemi
Cesse de te combattre
aborde enfin tranquille et résolu
Aux terres de lutttes et d'espérances
De la fraternité retrouvée
Nous y trouverons
Des femmes
et des enfants
Le meilleur sourire
Des peuples voyageurs
Nous y chargerons
Nos stylos
Encore
Et toujours
Pour écrire
Et nous dire
Notre très pur amour

*

Sois ce qui en toi
N'arrive pas à
Être !

La petite Bouérigère
14 août 1990

Yann ORVEILLON

Cher Jean-Michel Fossey,

J'aurais souhaité que notre prise de contact ait lieu dans d'autres circonstances, plus heureuses. La mort d'André me touche infiniment: c'est tout un passé terriblement pur et ardent qui refait surface à l'occasion de la disparition prématurée de ce quêteur rebelle, au destin maudit.

Nous avons débuté ensemble voici quarante années. Il s'en va sans un cri, effacé par le grand tournant et son absence en nous remue comme un couteau...

Voici pour votre numéro spécial un poème inédit dédié à André. Un poème me paraît un témoignage plus personnel, le meilleur hommage rendu à un homme qui ne fut que poésie.

Je me réjouis vivement de cette collaboration à **Hors jeu** et vous prie de trouver ici le signe de ma profonde sympathie.

Marc ALYN
Paris le 15/9/1995

LOCATAIRES DE PIRANESE

*A André Laude,
mon compagnon de veille
aux avant-postes de la
Terre de feu.*

Locataires de Piranèse, otages du clair-obscur
livide des couloirs
Où d'acérés silences coupent à angle droit des
bouffées de musiques sauvages
Nous subsistons à crédit blottis dans les cellules-
mères
Refusant de prêter l'oreille aux cris qui nous visent
depuis les sous-sols.
L'immeuble n'est pas sûr en dépit des serrures, des
blindages et des assurances-vie.
Des somnambules chaque nuit sont abattus sur les
toitures
Avant d'avoir pu nuire aux statues, aux augures.
Les morts dorment en nous - à charge de revanche -
Loin des fêtes légales ou mobiles des facétieux
calendriers
Privés de combats de coqs, de courses de lévriers
Coincés dans l'isoloir avec le bulletin blanc du doute
entre leurs doigts glacés.
Du côté des banlieues, des craquements, des explosions,
des effondrements
Souvent se font entendre

Et nul ne sait ce qui meurt, ce qui naît, la part
du feu ou de la cendre
Quelles collisions d'astres hallucinés
S'accomplissent sous la cécité des dieux voyeurs.

Quand viendra la convocation, l'Avis de fin de droits
La mise en demeure ultime avant saisie
Chaque habitant devra tant bien que mal assurer
sa défense

Face aux accusateurs sans visage
Sous une allégorie de Justice à tête de Méduse
En dépit de l'obscurité des charges retenues
De la nature improbable du crime
Et d'une innocence à jamais insolvable.

En souffrance
Lettres non réclamées à la poste restante
Il faut survivre en équilibre sur la crête du temps
Dans les étages élevés de nos vies en démolition
Et trouver le coeur cependant
D'oser au jour le jour une joie dérisoire
Pour ne pas désespérer le printemps.

Marc ALYN

LES PREMIERS PAS

Voici mon témoignage sur André Laude, en essayant de l'éclairer, à ses débuts, par ses propres propos.

Il a dix-huit ans quand je reçois, à Avignon, sa première lettre, le 19 septembre 1953. Il a lu et aimé mon recueil **Mis au pas** et les premiers numéros de notre revue, **les hommes sans épaules**. Lui-même participe, de temps à autre, aux réunions d'un groupe informel issu de l'École de Rochefort, et qui comprend Jean Rousselot, Serge Wellens, Georges Sénéchal - qui habite Aulnay-sous-Bois comme André Laude. Je lis ses premiers poèmes inédits et lui écris ces lignes qui lui feront du bien, me dira-t-il :

- " Vous avez un don d'écriture assez émouvant malgré un barrage d'images trop fourni ... Le poète est né. Il veille maintenant à l'état de liberté dans vos bronches. Donnez-lui de quoi vivre et grandir."

Réponse d'André Laude, le 1er octobre 1953 :

- " Je vous sais gré de vouloir être pour moi non pas une personne distante mais un véritable camarade ... Vous êtes la seule personne à laquelle je n'ai pas honte de me confier ... Vive donc la poésie simple et fervente ! "

André lit follement. Il apprécie Rimbaud, Cendrars, Ponge, Follain, Guillevic, Cocteau, Prévert, Cadou, Fombeure, Perse, Char, Borne, Supervielle, Max Jacob, Michaux, André Breton, Jacques Prévert, Artaud, Daumal...

Il précise, dans la même lettre :

- " J'aime surtout la poésie qui respire, la poésie charnelle, spontanée, brûlante, ce qui ne m'empêche pas d'admirer le merveilleux, l'insolite, l'humour noir ... Vive le Surréalisme ! "

J'entrevois alors les premiers éléments d'un portrait d'intériorité:

- " Ma vie de bureaucrate est si terne, si vide de lumière ... J'aime rêver, pauvre Jean de la Lune. Je me pose des questions sur la vie, la mort, l'éternité. Les autres garçons de mon âge ne me comprennent pas et moi je ne les comprends pas. Je suis un solitaire, "un pas comme les autres" disent mes parents ... C'est cruel à dire, mes parents sont pour moi des étrangers (André me dira souvent qu'ils lui interdisent d'écrire tard le soir, il en est frustré) ... Mais je suis heureux quand même car je sais que c'est moi qui suis le plus riche, le plus favorisé."

Lettre du 16 octobre 1953 :

- " Mon travail à la banque me laisse peu de temps libre, malheureusement."

21 décembre 1953 :

- " Je suis désespéré de ce non-désir de poésie qu'a le monde, aujourd'hui."

Lettre importante du 18 janvier 1954 :

- " Je conçois ma poésie comme une poésie tragique mais non triste. A bas Jules Laforgue et tous les pleurnichards! Je suis pour une poésie exprimant l'être dans son entier, la solitude dans l'ici-bas, la beauté de l'amour transcendant chaque chose, le règne de l'arbre, de la pierre, du ciel, ce désir de l'homme d'exister envers et contre tout. La poésie, c'est l'éternité qui combat le temps. Je voudrais arriver par les moyens les plus divers (prière, magie, incantation, merveilleux, mythologie) à cette poésie tragique du désespoir mais qui, dans son désespoir, trouve des raisons d'espérer ... De jour en jour, mon chemin se fait jour. Ma devise : **Ne rien faire ou aller jusqu'au bout.**"

Il se confie davantage dans sa lettre du 5 février 1954, dont je vais citer plusieurs fragments :

- " Je viens d'avoir encore une violente discussion avec mon père qui met en cause toutes mes pensées. Que n'ai-je le courage de Rimbaud pour fuir tout cela, pour vivre enfin et ne pas mourir d'inaction?"

" La jeune fille avec qui j'ai découvert toutes les merveilles de l'enfance est morte il y a quelques jours ... J'aurais voulu me coucher près d'elle (au cimetière) et dormir des siècles et des siècles pour tout oublier."

C'est à elle qu'il dédiera quelques poèmes dans **Pétales du chant**.

Plus loin, la tentation de l'action s'inscrit déjà en filigrane :

- " Pourquoi écrire des mots, rien que des mots sur le papier
- Quelle souffrance d'écrire pour si peu de satisfaction ! ... A bas les tire-lyre et les pisse-rimes ! "

Il se sent "le frère de sang" de notre tribu des **Hommes sans épaules**. Il rêve de fonder une revue, mais il est trop seul, à Aulnay.

J'ai rencontré André pour la première fois, à la librairie "le Soleil dans la tête", rue de Vaugirard, au début de 1954. Il est content de la présentation de lui que j'ai faite dans un article du **Méridional-la-France** intitulé "Poètes qui me sont chers". Je le reverrai très souvent dès mon installation définitive à Paris, au milieu de l'année.

Il viendra souvent me rendre visite au 17, rue de Longchamp , dans ma chambre de bonne, au sixième étage, dont le décor lui inspire un poème qu'il me dédie, "Romancero pour Jean du Vaucluse", et qu'il publiera dans son premier recueil, **La Couleur végétale**, en 1955. Ce recueil est publié à Reims par Marc Alyn, un poète débutant, de condition modeste comme André, et qui vient de

fonder des cahiers appelés **Terre de feu** - en jouant sur le sigle de la revue **La Tour de Feu**. Ils ont le même âge : Laude est fasciné par Alyn, dont la "carrière" de poète sera, il est vrai, météorique : je lui publie son deuxième recueil, **Demain l'amour**, quand Millas-Martin a publié le premier. Alyn est pris en charge par Seghers et son équipe, on le pousse à écrire et on le conseille, il obtient à vingt ans le prix Max Jacob, le voici bientôt chroniqueur dans un grand journal littéraire ... Un exemple peut-être injuste pour le solitaire d'Aulnay-sous-Bois. Qui publie toutefois à son tour **Nomades du soleil** (1955) et **Pétales du chant** (1956) aux cahiers de l'Orphéon, animé par un groupe autour de Serge Wellens, poète et libraire. Nous parlons d'André dans plusieurs revues, dans **Marginales** entre autres.

Prenons du champ par rapport à l'adolescence ... En 1961, la revue de Guy Chambelland, **Le Pont de l'épée**, dont je m'occupe activement, publie un numéro "Jeune Poésie" où, parmi dix poètes de mon choix, figure André Laude. Je le décris en poète tellurique, brassant la luxuriance végétale avec les planètes, peignant les faiblesses de la créature humaine au cœur d'une Préhistoire en folie. L'amour, ici, tient plus de la lutte athlétique que du pacte sentimental. Je note un goût pour les choses d'Espagne.

En mai 1961 (André habite alors au 176, boulevard Voltaire), il s'associe par lettre à André Marissel et me demande "de faire quelque chose de sérieux pour défendre et illustrer la poésie comme tu l'as définie, grosso modo, dans l'anthologie **Jeune Poésie**". Laude et Marissel ont le projet de réfléchir à ce qui nous rapproche, et d'essayer à partir de cela de réaliser des projets étudiés et constructifs. Plusieurs poètes refusent de créer avec nous cette cellule de travail

Nous nous retrouvons seulement quatre : Brindeau, Laude, Marissel et moi. On commence à rédiger un plan. Des réunions ont lieu à Rosny-sous-Bois, au Raincy. Laude y paraît soucieux, agité, courant sans cesse au téléphone, pris dans un problème privé. Bientôt Marissel s'écarte de l'idée de faire un manifeste, jugeant ma position insuffisamment "métaphysique" à son goût. Je me retrouverai seul avec Serge Brindeau pour écrire **Poésie pour vivre**, qui paraîtra aux éditions de la Table Ronde en 1964.

En 1968, je fais partie d'un jury qui décerne à André Laude le prix Le Pont de l'Épée-Saint-Germain. En découle l'édition chez Chambelland d'un de ses meilleurs livres - au titre combien symbolique pour André ! - **Dans ces ruines campe un homme blanc**.

J'éditerai en 1976 **Vers le matin des cerises**, peu après ses poèmes pour les enfants d'**Animalphabet**.

Jean BRETON

André LAUDE, oiseleur désenchanté

Lorsque je fis la connaissance d'André Laude, quelques années après la guerre, il était le benjamin de la joyeuse équipe de l'Orphéon (Serge Wellens, Jacques Six (dit Cévennes) Guy Robin (dit Binbin), Roger-Jean Ségalat, etc.) qui venait fréquemment d'Aulnay-sous-bois, son siège, à Pavillons-sous-bois, le mien, pour faire tourner des disques (Mozart et Vivaldi surtout) et confronter les poèmes de sa génération à ceux de la mienne, à moins que nous ne nous retrouvions dans la librairie aulnaysienne de Wellens ou dans l'atelier d'un autre Robin, Gabriel, notre aîné à tous, grand peintre et petit cordonnier. Entre nos deux cités, pareillement dépourvues de bois depuis longtemps, s'étendait un immense dépôt d'ordures et stagnait le canal de l'Ourq, encombré de péniches pourrissantes où vivaient d'on ne savait quoi des marinières déçus et leurs familles. Nous avions les mêmes trottoirs de mâchefer puant, la même vue, à l'est, sur les peupliers du Multien où, dans sa jeunesse, Blaise Cendrars avait pratiqué l'apiculture et, au nord, sur les tours de Drancy au pied desquelles Max Jacob était mort en martyr le 5 mars 1944.

Si j'ajoute qu'à l'époque L'Orphéon organisait à Aulnay des soirées de poésie qui faisaient salle comble et que le vicaire de ma paroisse était Jean Grosjean, j'aurai à peu près reconstitué le contexte de l'éclosion du poète André Laude. Il n'y manquait pas, on le voit, certaine nuance misérabiliste qui, peut-être, n'influera pas peu sur son destin.

Relisant ses premières plaquettes, je suis frappé qu'à son amour de la lumière, de la verdure (*La couleur végétale* exigea qu'on l'imprimât en vert !), de "*la paix des feuilles*" et à son auto-attribution d'un "*visage d'orpailleur*", est en quelque sort conjoint le sentiment d'une inadéquation à la nature, sinon d'une condamnation métaphysique de l'être pensant. En fait, le vers

Le malheur de n'être qu'un homme.

est si bien détaché du continuum syntaxique et strophique du poème intitulé *Apocalypse* que son auteur, apparemment heureux, semble avoir voulu qu'on tînt pour essentiel en lui ce sombre sentiment, oserai-je dire prémonitoire.

Il s'impose toutefois d'opposer à celui-ci le texte final de *La couleur végétale*, en l'espèce une prose excellente, *Romancero pour Jean*, qui débordait d'espérance et de confiance dans les pouvoirs de la poésie : "*les poètes ne connaissent pas la haine et la colère, les poètes sont de la Paix ; la guerre du feu n'est pas l'Apocalypse. Dans le secret de mon cœur, j'ai récité le serment de foi et de fidélité : "mets tes mains*

au service de l'Air, de l'Eau, du Vent et de la Pierre. Ainsi tu écriras l'Histoire".

L'Histoire humaine, cette "vieille dame grincheuse et menteuse" disait Maupassant, n'a que faire de ce genre de serment. La guerre est plus souvent son tissu que la paix. Ses violences n'épargnent même pas - Agrippa d'Aubigné l'observait déjà - les éléments. Quant à *"la haine et la colère"*, étrangères encore à l'André Laude des *Nomades du soleil* et des *Pétales du chant*, qui se veut *"Oiseleur enchanté"*, *"orpailleur"* (derechef), voit *"les comètes boire dans le creux de (ses) paumes"* et croit que la beauté de la femme qu'il aime *"annonce - le miracle mémorable - des hommes qui vont marcher sur la mer"*, voilà qu'il va les éprouver à l'encontre, précisément, de tout ce qui est attentatoire à l'amour et à la paix. S'il avait incidemment évoqué déjà *"la liberté qui écrit sur les murs de la cellule"*, son encasernement à Rueil-Malmaison (il y commencera un nouveau recueil, *Entre le vide et l'illumination*) puis les horreurs de la guerre d'Algérie avec, pour bougeante toile de fond, les expéditions franco-anglaise en Egypte et soviétique en Hongrie, l'enfonceront dans un magma sanglant dont les seules fissures sont des prisons où l'on ne peut même plus écrire sur les murs car on a eu les ongles arrachés par les bourreaux. *"J'écris, dit-il, ma défenestration en arabe - tombé du paradis"* et, désormais, il n'y aura, pour ce coeur bien né qui *"porte le deuil de (son) enfance"*, qu'une seule attitude : se révolter, combattre le mal partout où il déchire les corps et les consciences, opprime les peuples et s'en prend à leur culture.

La poésie d'André Laude n'aura plus que faire des grâces du langage. Elle se veut l'écho du bruit et de la fureur du monde. Les occasions ne vont pas lui manquer et, parallèlement à son exercice, de nombreux articles révéleront en son auteur un polémiste de grand talent.

Je ne me suis pas proposé d'écrire une étude, mais seulement un témoignage. Je me bornerai donc à souligner que neuf années séparent *Entre le vide et l'illumination* et le très remarquable recueil suivant, *Dans ces ruines campe un homme blanc*, où André Laude donne sa nouvelle et considérable mesure. D'autres diront peut-être les raisons, soit familiales, soit physiologiques, soit psychiques de ce long repli. A l'époque, je ne le voyais plus guère, hormis dans des réunions de poètes, à Knokke-le-Zoute, notamment, où il apparaissait vêtu de sombre, de la barbe jusqu'aux yeux, portant en bandoulière tout un barda et en sautoir un appareil photographique, à la fois lugubre et affectueux. En 1972 son *Occitanie, premier cahier de revendications* nous rapprocha (je me battais pour les paysans du Larzac) et, en 1976, il écrivit sur moi un long article dans *le Monde*. La même année, il m'envoya *Vers le matin des cerises*. Des inondations répétées de ma nouvelle maison, dans les Yvelines, firent, entre autres victimes,

plusieurs des recueils qu'il publia par la suite ; je me reporte à des anthologies pour citer des vers de lui qui me semblent illustrer au mieux son combat et l'indivisibilité de son oeuvre et de sa vie :

*Calmement je sais qu'il faut à certaines époques
Tracer un sillon dans le sillage de la guerre totale
... quand Ubu réincarné...incendie l'univers
Avec de splendides poèmes de napalm...*

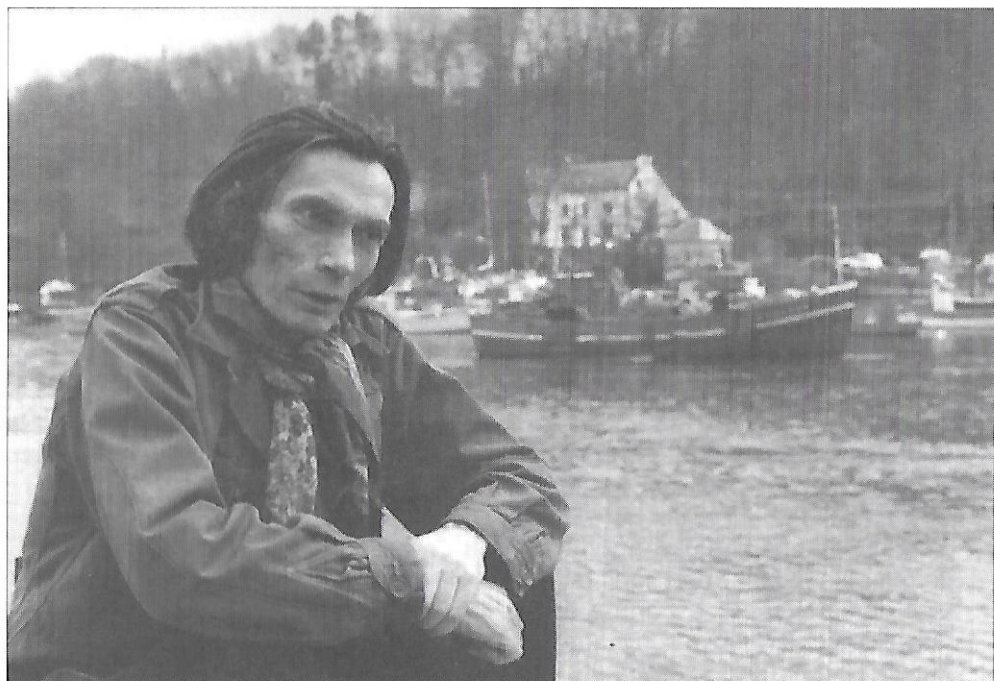
*Je n'habite pas J'erre
Je ne fonde pas Je m'efface
Je ne règne pas Je laisse place
Aux furieux scribes du grand mystère...*

Cette dernière strophe, rapprochée de son octosyllabe de jeunesse sur "le malheur de n'être qu'un homme" et de son terrible poème d'adieu:

*Le vécu mille et mille fois m'a brisé vaincu
Moi le fils des Rois*

fait mieux comprendre que si la poésie est "fatale", comme l'écrivait Baudelaire, elle l'est tout à fait, jusqu'au meurtre, pour les poètes dont elle est la seule raison d'être. Ces trois dernières années, je fus, tant à titre personnel qu'en ma qualité de président de la commission des aides de la Société des Gens de Lettres, de ceux qui tentèrent de donner un lieu et des moyens d'existence à celui qui "errait" faute de gîte et "s'effaçait" faute d'envie de "régner" encore. Nous contribuâmes à payer son loyer d'une chambre modeste. Notre assistante sociale lui fit obtenir le minable R.M.I. ; non sans peine, car il renâclait à l'accompagner dans ses démarches. Question de dignité ou d'immense fatigue ? Les deux, sans doute. En janvier 95, quelque goût à la vie semblait lui revenir, si délabrée que fût sa santé ; il s'intéressait activement au sort des S.D.F. et caressait l'espoir d'un emploi. On sait la terrible suite, hélas.

Jean ROUSSELOT



Xavier GRALL

" Je joins à mon envoi la photocopie d'un billet que Xavier Grall avait écrit six mois avant sa mort dans "La Vie". André Laude en avait été très touché".

Yves LOISEL
(18/8/95)

S'IL VOUS PLAÎT ...

S'il vous plaît, Jacques Chancel, n'oubliez pas André Laude! C'est un poète. Il s'est brûlé au néon de toutes les nuits. Il a visité tous les coeurs. Les purs et les impurs. Il continue de brûler, d'aimer ...

S'il vous plaît, Chancel, n'oubliez pas André Laude! Alger, Oran, Cuba: il a salué "les splendides villes" au temps où elles émergeaient de la terreur et de la colère.

Je parle d'André Laude puisque vous avez fait allusion à son talent dans la récente radioscopie du québécois Gaston Miron. Je suis un homme d'écoute, au fond de la Bretagne.

J'aimerais bien entendre André Laude parler, comme Cendrars, des trains et des révolutions. Comme Jack Kérouac, des vagabonds et des routes.

S'il vous plaît, Chancel, n'oubliez pas André Laude! Il est de cette race gourmande, dévoreuse, malheureuse: poète et journaliste. Il vole sur les idées comme les phalènes sur les lampes. C'est le flâneur de cent rives. Il a tout vu, tout lu. il a parlé à chaque homme. Il fut partout blessé et ébloui. Laude est un amoureux.

Laude! C'est un nom qui porte la jubilation du matin. Presque un titre de psaume. Est-il Juif, Parisien, Occitan? O soleil brisé: sa mère est morte au camp d'Auschwitz!

André Laude est venu me voir à Botzulan, son dernier recueil dans les mains, *Riverains de la douleur* (1). Je lis: "Je fais la moisson. Avec les anges du ciel "

Aurait-il trouvé la paix enfin, au bout des délires et des angoisses? Moi, j'aurais aimé lui donner les vents bleus de l'été, la lumière des sables, la paix de mon jardin. Mais le sale temps stagnait, les nuages cachaient "les anges du ciel". Raté ...

S'il vous plaît, Jacques Chancel, si vous voyez André Laude, dites-lui donc de revenir. Puisqu'il fut heureux ici, malgré le mauvais temps.

Xavier GRALL
La Vie - 18 juin 1981

(1) Ed. Verdier, 11220 Lagrasse

" Ma vie a basculé ... "

Je n'ai rencontré qu'une seule fois André Laude. Mais le souvenir qu'il m'a laissé ne m'a jamais quitté.

C'était à Paris, en janvier 1987. A l'époque, je préparais une biographie de Xavier Grall et j'avais voulu recueillir son témoignage car je savais qu'il s'était lié avec le poète breton, disparu en 1981. Il m'avait donné rendez-vous à son domicile, au 17 rue Charles V, mais à l'heure dite, alors que je frappais à sa porte, une voix m'appela du bas de l'escalier:

" Monsieur Loisel ?". Il me fit signe de descendre et m'expliqua qu'il hébergeait un ami qui faisait du théâtre et qui avait besoin de dormir dans la journée.

André Laude avait le teint gris, le visage marqué, les cheveux en désordre. Il portait un vague pardessus fatigué, sans couleur, sous lequel étaient entassés un veston et des pulls dépareillés et sales. Sa démarche était mal assurée et il donnait l'impression de quelqu'un qui, depuis un certain temps déjà, n'avait plus de domicile fixe. J'ignorais son âge, mais j'étais incapable de lui en donner un. Sans me faire entrer chez lui, donc, il m'entraîna aussitôt vers un bar à vin où il avait ses habitudes: " Au rendez-vous des Amis ", rue Sainte-Croix de la Bretonnerie. En chemin, il prit soin de faire un léger détour afin, me dit-il, de ne pas passer devant sa banque ...

" Au rendez-vous des Amis ", il s'empressa de commander un verre de petit vin de pays et se mit à me parler de Xavier Grall. Où et dans quelles circonstances avaient-ils fait connaissance ? André Laude ne s'en souvenait pas mais il avait reconnu en Grall un " frère de race, un rebelle, un forban " et était persuadé que cette rencontre était inscrite quelque part. Il avait découvert, en même temps, un " frère en poésie et en aventure de vie " . Tous deux avaient, en effet, la conviction que la poésie devait être " le produit d'une expérience de vie, le fruit d'une brûlure intérieure ", que " la parole poétique était la plus haute, qu'elle avait un côté mystique ".

Tandis qu'il évoquait Xavier Grall, il souriait souvent, s'enflammait en faisant revivre les bons moments passés à Pont-Aven. Car il aimait l'ambiance qui régnait à Bossulan, la ferme rénovée où Grall avait élu domicile en 1975, après avoir vécu quelque 25 ans à Paris. Là, dans la campagne bretonne, tous deux passaient de longues soirées à discuter devant la cheminée pendant que Françoise Grall tricotait et que les filles de Xavier, très belles, allaient et venaient dans cette maison à l'atmosphère si chaleureuse.

Parfois les esprits s'échauffaient outre mesure: André Laude menaçait alors d'aller prendre une chambre en ville ! Évidemment, il n'en avait nullement l'intention; " C'était le jeu de l'amitié ", m'expliqua - t - il en riant. Leur complicité était telle, d'ailleurs, que Xavier pouvait se permettre de l'appeler " Dédé " sans que celui-ci en prît ombrage.

Racontant ses souvenirs, André Laude éprouvait une joie d'enfant, une jubilation intérieure qui n'était pas feinte. Sans doute cet homme blessé, seul, ballotté par les coups durs, avait-il eu le sentiment de trouver à Bossulan un havre où se reposer, une famille où reprendre souffle.

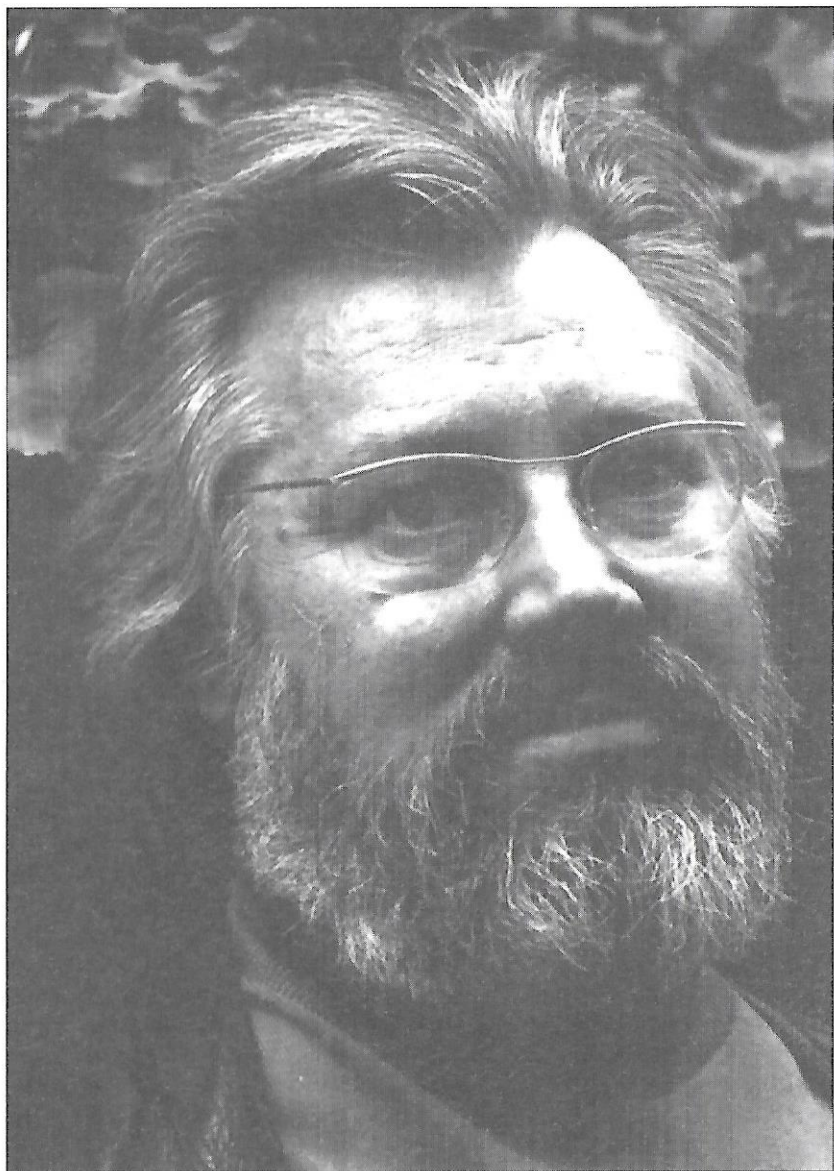
Lorsque ma biographie de Xavier Grall parut, en décembre 1989, je lui en fis, bien entendu, parvenir un exemplaire. Il m'avait demandé de la lui expédier " Au rendez-vous des Amis " où il la trouva le 17 janvier 1990. Il m'écrivit le jour même: " Bravo. Je sais que, grâce à vous, dans les heures, dans les jours qui vont suivre, je vais faire un merveilleux voyage. Soyez loué ".

La suite de sa lettre était, hélas, plus poignante: " Votre livre me parvient alors que, depuis notre rencontre, ma vie a basculé: ma dernière compagne est morte à 42 ans d'un cancer généralisé. Je me suis retrouvé en maison de repos. Actuellement, je suis sans toit (je nomadise), sans vraies ressources, sans amour. Je suis à bout de souffle. Je suis en train de devenir aveugle et je souffre d'autres maux. Sacré Xavier, s'il me voit de là haut ... Je m'accroche, je lutte mais c'est infernal ".

Il me donnait ensuite les coordonnées du bar à vin où il m'avait emmené - non seulement l'adresse exacte mais aussi le numéro de téléphone ainsi que les jours et les heures d'ouverture. " Faites signe ", me lançait-il en terminant sa lettre, " j'aimerais vous retrouver ".

Yves LOISEL

* Les phrases ou expressions mises entre guillemets sont des citations d'André Laude lui-même.



Bernard DIMEY

Parmi les amis qui sont partis avant lui, il en est qu'André LAUDE aimait plus particulièrement. Xavier GRALL était de ceux-là, Bernard DIMEY aussi. C'est pourquoi j'ai tenu à ce qu'il soit présent ici.

J.M.F

JE NE DIRAI PAS TOUT

Je ne dirai pas tout.

J'aurai passé ma vie à me décortiquer, à me déshabiller, à donner en spectacle à n'importe quel prix ce que j'avais de plus précieux, de plus original, plus vivant que moi-même, au prix de quels efforts, je ne le dirai pas.

Je ne dirai pas tout.

On passe au beau milieu de ses contemporains et la figuration n'est pas intelligente.

Ils ont tous un cerveau fendu par le milieu dont toute une moitié se transforme en silex.

Je vais jour après jour, envers et contre tout, vers
mon point de départ,
cercueil aussi tranquille, aussi doux qu'un berceau.

Le besoin de parler ne m'a pas réussi,
les hommes sont cruels et crèvent de tendresse,
les femmes sont fidèles aux amours de hasard,
tout le talent du monde est à vendre à bas prix
et qui l'achètera ne saura plus qu'en faire.

L'animal a raison qui sait tuer pour vivre...
Les animaux sont purs, ils n'ont pas inventé la morale
au rabais, les forces de police
ni la peur du néant, ni le Bon Dieu chez soi,
ni l'argent ni l'envie
ni l'atroce manie de rendre la justice.

Les poissons de la mer n'ont pas d'infirmités.
Là, chacun se dévore et s'arrache et s'étripe
et le meilleur des mondes est encore celui-là,
sans paroles perdues, sans efforts de cervelle,
mensonges cultivés, mis au point, sans techniques...

L'antilope sait bien qu'un lion la mangera,
elle reste gracieuse.

La savane est superbe, elle y prend son plaisir
et moi de jour en jour
Je suis comme un crapaud, de plus en plus petit,
écrasé, aplati malheureux sous une planche de jardin.
Le soleil me fait peur... Vous regards d'imbécile ont eu
raison de moi.

Je ne dirai pas tout.
J'ai compris trop de choses,
mais de comprendre ou pas nul n'en devient plus riche.
La vie comme un brasier finira par gagner,
attendu que la cendre est au bout de la route
et que tous les squelettes ont l'air d'être parents.

Je croyais autrefois, à l'âge des étoiles et des sources et
du rire et des premiers espoirs
être né pour tout dire,
n'être là que pour ça.

Intoxiqué très tôt par le besoin d'écrire,
je me suis avancé, parmi vous, pas à pas,
et l'on m'a regardé comme un énergumène,
comme un polichinelle au sifflet bien coupé
qui savait amuser son monde...

A la rigueur...
le faire un peu sourire, le faire un peu pleurer,
j'aurais pu devenir assez vite un virtuose mais le goût
m'est passé de parler dans le vent.

Je ne dirai pas tout?
j'ai le sang plein d'alcool, d'un alcool de colère,
et je vais achever ma vie dans un bocal comme un
poisson Chinois

J'aurai, j'en suis certain, de l'intérêt plus tard,
vous aurez des machines à faire parler les morts,

Je vous raconterai mes crimes et ma légende
et je vous offrirai des mensonges parfaits
que vous mettrez en vers, en musique, en images,
mais vous aurez beau faire,
je ne dirai pas tout!

Je suis le descendant du vautour et du poulpe,
mes ancêtres, autrefois, survolaient vos jardins
et sillonnaient vos mers.

Je ne dirai pas tout... Tant de peine perdue!

On peut avoir à dix-huit ans l'impérieux besoin d'aller
prêcher dans le désert
devant un auditoire de fantômes illettrés, de beaux
analphabètes ou de milliardaire courtois
ni plus ou moins idiots qu'un ouvrier d'usine...

Mais l'âge m'est passé des sermons de ce genre.
Je ne dirai pas tout!

Or tout me reste à dire.

Bernard DIMEY

Ce poème est extrait de JE NE DIRAI PAS TOUT, textes choisis et
présentés par Yvette Cathiard, préface de Mouloudji. Christian
Pirot éditeur.

SEPT LETTRES BREVES A ANDRE NORD

Dans ces ruines campe un homme blanc ..."

à A.L
i.m

-1-

Cher André,

ILS ARRIVENT ! Ils montent des forêts noires comme des cirques en feu - comme châpitaux de houle ! Les voilà, ils étonnent les foules de la même couleur ...

Ils arrivent ! Leurs visages ont des scalps ! Ils traînent derrière eux de grandes ailes noires et sur ces ailes on voit des aigles imprimés ...

Ils arrivent ! Ils sont blancs. Ils recouvrent la mer avec de grandes pierres. Ils coupent les lauriers roses de Dubrovnik. Ils changent les Tables de la Loi. Ils décrètent partout le délit de visage ...

Ils arrivent. Voici le Temps des Purificateurs !!
Voici la neige obscure qui tombe sur Gorazde ! la Neredva est rouge sous le pont de Mostar.

Bosko et Admina ont été abattus sur le pont Vrabana, ce 26 mai. Ils n'avaient pas pu attendre ...

Ils arrivent ! Recevons la Douleur ! Allons jusqu'aux forêts d'avant l'orage où vit l'enfant qui ne naîtra jamais !

Voici le Temps des Purificateurs !

On chasse le juif à Vienne et le turc à Rostok, le musulman à Split et l'homme libre à Tuzla. C'est cette époque qui a sombré !

Ce siècle commencé à Auschwitz finit à Dubrovnik ! maintenant nous le savons ...

Il pleure sur Gorazde, il pleut sur Tien-An-Men comme il pleut sur Grozny ...

C'est cette époque qui a sombré !

Sarajevo - de l'hôpital Kosevo
Noël 1994 -

-2-

Je les ai vues !

J'ai vu Zina et puis j'ai vu Oulfa, à peine vingt ans à toutes les deux. J'ai vu Oulfa, avec sa grande plaie sous ses cheveux nattés. Elle n'y voit plus très bien pour aider aux travaux ...

Je les ai vus ! Je les ai vus à Jericho et à Naplouse, tous ces enfants de sable qui nous jettent des pierres. Un mort sur deux est touché dans le dos ! ici, on appelle ça l'Intifada ...

Les balles traversent les cartables et les menottes sont bien trop grandes pour ces poignets d'enfants.

J'ai écouté Kamel, Khalil et Sahlia ! J'ai vu les jambes brisées et les mains écrasées. j'ai vu l'arbre arraché, les puits comblés et les maisons rasées. J'ai vu ce très vieux peuple, peuple désabrité, sur sa terre abattu, et qui nous parle encore, de tous ses arbres, de tous ses puits et de toutes ses blessures ...

J'ai compris cette douleur. Je suis de cette Douleur, comme je suis de Poznan ! Je suis de cette Terre où David aujourd'hui est un Palestinien ...

de Jéricho-Fatah/Day
le 19/08/1995

-3-

J'ai vu la photo 0350400 de Miléna toute accrochée aux dents des barbelés. c'était à Tréblinka ...

J'ai vu aussi un petit Samuel, un Samuel de Varsovie, mort d'une étoile au cœur. Sur cette étoile, on pouvait lire:

"Je ne veux plus jamais porter le nom de l'Homme ..."

Jérusalem/Yad Vashem-Pâques 1994

-4-

Avec un bras, tu peux encore faire une boule de neige. Elle est tout simplement beaucoup plus petite. Voilà ce que me dit Omar Hazinovic. Il a 7 ans. Il neige.

Sébréniza/Ancien hôtel des Balkans.

-5-

Voici un enfant de Mostar. Il ramasse les morts. Il vient chercher de l'eau dans un vieux bidon d'huile. Des soldats étrangers le regardent. Ils ont des voitures blanches avec des lettres bleues. L'enfant ramasse les cendres. Sur une étrange poussette, il range quelques corps. Quelqu'un l'a vu et l'a mis dans la cible. Voici l'enfant en croix tout au milieu du pont. Les voitures blanches sont reparties ...

Ici, on parle d'un tireur franc ...

Mostar, juin 1995

-6-

YA BASTA !

Comme les fleuves d'autrefois, ils remontent à leur source pour y mourir. Libres ! Ce sont les Indiens du Chiapas. Ils tournent tout autour des arbres de Justice. Leurs femmes brillent d'amour et de douleur. Ils ont de vieilles armes et des épées d'Espagne. ils voient des bateaux ivres échoués dans les arbres. Mais ils croient dans les Mots. Et les locomotives de l'armée mexicaine roulent à tombeaux ouverts vers les immenses cimetières au milieu des forêts !

Une guerre de 15 jours. Une trêve qui dure un An. Et un "sous-commandant" qui n'aime pas les armes et cite Octavio Paz ! Ces Indiens sont le peuple le plus réaliste du Monde, ils demandent l'Impossible, le pain, la paix, la liberté. On les appelle les Indiens de Marcos ...

Ici, dans les montagnes du Sud-Est, des hommes nous parlent encore en tzotzil, en tzeltal et en chol. Leur parole si ancienne est si neuve ! Ils sont sans noms et sans visages. Et voici qu'ils nous disent: "il y a quelque chose qui dure, il y a quelque chose qui pleure ..."

Tu les entends, André, je sais que tu les entends !

San Juan Cancuc/ en pays contrôlé par l'ejercito Zapatista
de Liberacion Nacional/ octobre 1994

Voici que l'homme nouveau est redevenu cendres ... C'est Avril brisé. Les grandes statues de bronze ne regardent plus rien. le Vent de l'Est pue le cadavre. On descend au napalm le nom d'Enver Hojda cloué sur les montagnes. Mais le chaos toujours réclame de l'Eclair ! Voie est ouverte aux hordes ! Ne quittons pas l'Europe !

Comme depuis le Début, nous n'avons rien à perdre mais un Monde à gagner ! Toujours et Eternellement !

Je fume une "Partizan" C'est une marque de cigarettes albanaise ...

Tu avais raison, cher André, "le Bleu de la Nuit crie au secours" ;;
Mais qui changera la Mort en Or ?

je t'embrasse et Viva Villa !

Tristan CABRAL

de Tirana, le 9/08/1995



André LAUDE et Ted JOANS

D'ANDRE LAUDE

Chaque nuit, vers deux heures, et quelque temps qu'il fasse, on pouvait le voir attablé à la terrasse d'un café fermé, levant au ciel d'une main leste un verre absent mais non point vide. "A la santé de mes morts" disait-il. C'était ainsi depuis qu'une vitre malveillante lui avait rendu un regard qui n'était pas le sien.

L'aube le jetait sans ménagement dans le premier cul-de-basse fosse venu, cave d'immeuble en cours de démolition, crypte d'église en ruines, une fois même le tronc d'un arbre foudroyé. Il ne résistait pas, satisfait plutôt de n'avoir pas à prendre ses distances avec le monde mais qu'on les prit pour lui.

Un jour, pourtant, quelqu'un, quelque part, l'aurait entendu murmurer tandis qu'il disparaissait dans la salle d'attente d'une gare de banlieue où depuis belle lurette les trains ne s'arrêtent plus : "Celui qui ne ressemble à personne donne le bonjour à ceux qui ne ressemblent plus à rien ..."

On s'interroge pour savoir si cette formule n'est que de simple politesse.

Serge WELLENS

UN DRAPEAU NOIR

André Laude aurait été doué pour le football qu'il aurait tenté de devenir un joueur renommé, les poings lourds, il aurait essayé de conquérir les rings. Pour échapper à la condition modeste, voire pauvre, que lui imposait sa naissance, c'est l'écriture qu'il choisit, ou plutôt c'est à un besoin inné de poésie qu'il céda. L'encre et le papier existent partout. L'esprit, lui, souffle où il veut. Il souffla avec assez de force pour donner à croire à André Laude que la parole vaudrait le verbe et que le verbe serait capable de réformer le monde. Il ne faut rien de plus pour devenir un révolté quand, poète, donc par nature individualiste, on ne peut que s'imaginer révolutionnaire et voyager dans l'utopie avec des billets qui ne seront que ceux de l'espoir: le Maghreb, Cuba, et autres teintes de l'oppression. André Laude pensait-il à Beaudelaire: ... *L'Espoir, / Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique, / Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. ?*

Pourtant au delà de cette détresse, et peut-être à cause d'elle, de la lutte engagée contre elle, ce contempteur de notre époque s'était déjà fait connaître. Par ses poèmes, dont la qualité dépassait la véhémence, par des piges de critique poétiques dans *le Monde*, quand la grande presse s'occupait encore de poésie. Mais sans doute n'était ce pas suffisant pour les illuminations qu'il exigeait de l'absolu. Son désespoir refusait les apaisements de la résignation, le jeu d'échange de toute vie sociable, les consensus de notre survie. Le poète maudit n'est plus de mode. Au moins André Laude fut un "exclu" avant la mise du mot au goût du jour. Dire un "évadé" serait plus juste.

La mort n'a pourtant pas remis tout en ordre en régularisant la levée d'écrou.

Jean DUBACQ

Adolescent, en province, je lisais déjà les chroniques d'André Laude dans le "monde littéraire": pour moi c'était ce qu'il y avait de mieux ! Une poésie sensible, vécue, libertaire: je me sentais proche des thèmes de ce révolté, écorché vif qui a accompli, jusqu'à épuisement, sa trajectoire d'homme et d'écrivain, sans concession et dans la souffrance. Proche du sud profond, de son exil, des rues de Paris la nuit, proche des femmes multiples et unes, de la quête et de l'errance, proche de la nostalgie et des brûlures de l'enfance, de l'histoire et de ses massacres. Chaque poème d'André Laude est pour moi une consolation et une déchirure. Cet homme là m'a fait rêver et m'a aidé à vivre ma propre douleur et révolte. Je l'ai rencontré bien plus tard, quand je suis venu à mon tour dans la capitale ... Souvenir d'une longue nuit où nous avons fait tous les bars du Marais et de Belleville: là je me suis aperçu que ce poète exigeant avec lui même et les autres était capable de vous emmener au-delà des profondeurs de l'être, vers une lumière noire, mais aussi de partager avec ses semblables des moments de grâce et de rage comme dans ce bistrot kabyle où, l'alcool aidant, les masques tombèrent ... Voilà: il m'arrivait de le croiser au hasard, métro St-Paul, en bas de Belleville, une fois en face de la prison de la santé, un peu absent ... Sa poésie m'habite toujours ...! Il a offert, dans l'un de ses textes, son dernier verre à Cioran, décédé quelques jours avant lui. Je voudrais poignarder l'époque qui, une nouvelle fois, a assassiné ce roi, ce fils des étoiles, ce vrai vivant qui tant de fois a visité l'ombre et le soleil; abandonnant son cri et ses poèmes, son espoir, à la face d'un monde de traîtres et de salauds ...
Suerte André Laude ! De tout coeur ...

Didier MANYACH
le 6 septembre 1995

ANDRE LAUDE

"Le sang, Toujours le sang / Sang sur la fleur et le chant / Sang sur le village ..." L'actualité, hélas, les images ... Pureté ethnique, exodes ... André dénonçait, sans se lasser. Lui que j'ai peu connu, trop peu, voici que son visage se dessine par les écrits.

Ce texte de Li Fu Schien, ouverture pour Roi nu, Roi mort: "La poésie est une illusion dangereuse pour celui ou celle qui s'y abandonne ... La seule vérité vraie c'est la bouche blessée qui rugit, invective, vocifère, halète, crache feu et flammes parmi les décombres fumants du soleil. La poésie - comme la vie, la femme, l'ordre - est haïssable. Au pire il convient de la violer, avec la sauvagerie innommable du désespoir, de lui ouvrir le ventre afin que tous sachent comment ça se passe. De toute manière il n'y a qu'un seul vainqueur: l'incroyable néant! "

Pourtant comme il s'est défendu! Et sur quel ton, celui d'Artaud dans *Van Gogh ou le suicidé de la société*, des *Lettres de Rodez*, celui de Rimbaud aussi dans la *Lettre au professeur* ...

"O Mère voici que je viens m'asseoir en silence / au pied de tes os noircis ... je n'étais qu'herbe folle ... aujourd'hui cette nuit les poings enfoncés dans le ventre je reviens à la source O Mère ... Doucement je pose ma tête d'éternelle enfance sur tes genoux ... Avec toi ô ma Mère aux os secrets je parlerai de l'ancien temps, du temps de l'horrible métier de vivre ..."

Dure cette vie quand on a en soi l'hypersensibilité à vif, quand on veut s'accrocher, être poète, saisir à pleine main toute liane qui se présente, toute essence:

"Ne me tue pas encore ... Il faut redire ce chant / tressé de sud et d'air / pour retrouver la mer / la douce encolure du vent / ... le poème m'accorde / ce don fragile / ta chair verte comme une île / et l'océan sans bornes à traverser." La quête, le voyage, l'errance, les ports d'attache - le Marché de la Poésie place St Sulpice où il apparaissait, chevelu, barbu, entre deux mondes .. La ville .. Les femmes .. L'alcool ...

"La vie est une rue chaude / pleine de seins et de jambes / les filles ont les mouvements lents / du requin qui tourne autour de la proie."

La vie, la mort ... Jean Malrieu, ainsi, à Penne du Tarn, au seuil de la "Maison de feuillage" face aux forces de la forêt de Grésine, face au solaire, déjà l'autre versant, menaçant ... André:

"A mots couverts / la mort dit l'avenir / mais le sang toujours vert / multiplie les planètes au nadir /"

Oui, le sang toujours vert, le nerf, la fugue, la vibration, haletante, dégorgée, à quoi se reconnaît le poète non pas de la phrase alambiquée, triturée, savamment composée, mais du souffle, d'un élan hors des entrailles. Il lance l'appel:

"Ils enterrent ma voix ... petite compagne, ne la laisse pas faire / ils veulent enterrent ma voix d'azur libre / ma voix d'arbre en fleur / ma voix de songe toujours différé / ne les laisse pas faire oh non / que ma voix continue de chanter toujours près de ta gorge: une douleur d'homme, une infinie patience, *un inquiétant courage à vivre*."

Le courage à vivre. Se chercher, se trouver, trouver l'autre, aller à son enfance, s'en évader, tenter de devenir ... devenir ... Labyrinthe dit Paz "puits sans issue, couloir de miroirs qui se répètent ..."

André Laude:

"J'ai mal moi aussi à ce pays d'enfance / dont tu m'avais ouvert les grilles / pays d'enfance agressé de toutes parts" ... L'écriture, arme de défense contre sa propre fragilité:

"J'écris sur une neige fragile .. Afin de rendre plus doux les liens d'orties / afin d'appriivoiser la nuit qui coule peu à peu des miroirs ... / la violence du sang dans les veines du cou."

Rien de fade chez André, la violence, la force, même si:

"Le ciel est bas, toutes les routes se ressemblent / nous avons perdu tant de clés qui ouvraient ..."

La silhouette d'André, à la lisière des zones d'ombre, de lumière, aux lieux de rassemblement de la poésie.

Savigny le Temple ... je le revois, nerveux, tendu, prêt à dénoncer toujours, à extérioriser l'authentique colère.

"Pitance amère des mots ... chercher le chant ... celui qui coud une dentelle au temps / ou bien continuerons nous d'agoniser dessinant sur les plages nues du monde le visage enfantin de la rosée ..."

A la nuit il avait bu toutes les plaies du monde, il s'était nourri de blessures et passait, comme attiré par l'ailleurs:

"J'aime les chiens perdus / ils tombent comme une sorte de revanche sur la nuit qui tombe / ..."

et:

"Mortellement touché j'écoute en moi la rumeur de la vie qui diminue ..."

Vivre, vivre malgré tout, dans l'exaspération:

"Jamais ne s'apaise la faim / jamais ne se tait le gong de la soif / L'homme au ventre plein de métaphores / en regardant la femme qui jouit / entre ses cuisses de feu et de nuit / se répète qu'il existe encore.// La femme, bien sûr, douceur, apaisement, dérobade ...

"Le temps commence avec la main de l'homme aux rêves d'enfant / le temps commence avec l'envie du chemin ..." Quel chemin? Celui de l'amour? "L'amour dévoile ses miroirs de chair et d'eau ..." Celui de la liberté? "J'étais fantôme chargé de chaînes: je me taisais je serrais les dents ... Je fus poète proxénète et un peu chien." Le miroir de l'instant?: "La haine meurt dans la rose / Et l'abeille viole le jasmin /" Celui du futur?: "Un fleuve coule comme une belle prose / un fleuve coule vers demain."

Ce n'est pas un hasard, pour moi, si dans le dernier numéro de *Hors Jeu* auquel il a collaboré de son vivant, se trouvent, d'une part, le poème

"Ils enterrent ma voix ... petite compagne, ne la laisse pas faire / ils veulent enterrer ma voix d'azur libre / ma voix d'arbre en fleur / ma voix de songe toujours différé / ne les laisse pas faire oh non / que ma voix continue de chanter toujours près de ta gorge: une douleur d'homme, une infinie patience, *un inquiétant courage à vivre.*"

Le courage à vivre. Se chercher, se trouver, trouver l'autre, aller à son enfance, s'en évader, tenter de devenir ... devenir ... Labyrinthe dit Paz "puits sans issue, couloir de miroirs qui se répètent ..."

André Laude:

"J'ai mal moi aussi à ce pays d'enfance / dont tu m'avais ouvert les grilles / pays d'enfance agressé de toutes parts" ... L'écriture, arme de défense contre sa propre fragilité:

"J'écris sur une neige fragile .. Afin de rendre plus doux les liens d'orties / afin d'appriivoiser la nuit qui coule peu à peu des miroirs ... / la violence du sang dans les veines du cou."

Rien de fade chez André, la violence, la force, même si:

"Le ciel est bas, toutes les routes se ressemblent / nous avons perdu tant de clés qui ouvraient ..."

La silhouette d'André, à la lisière des zones d'ombre, de lumière, aux lieux de rassemblement de la poésie.

Savigny le Temple ... je le revois, nerveux, tendu, prêt à dénoncer toujours, à extérioriser l'authentique colère.

"Pitance amère des mots ... chercher le chant ... celui qui coud une dentelle au temps / ou bien continuerons nous d'agoniser dessinant sur les plages nues du monde le visage enfantin de la rosée ..."

A la nuit il avait bu toutes les plaies du monde, il s'était nourri de blessures et passait, comme attiré par l'ailleurs:

"J'aime les chiens perdus / ils tombent comme une sorte de revanche sur la nuit qui tombe / ..."

et:

"Mortellement touché j'écoute en moi la rumeur de la vie qui diminue ..."

Vivre, vivre malgré tout, dans l'exaspération:

"Jamais ne s'apaise la faim / jamais ne se tait le gong de la soif / L'homme au ventre plein de métaphores / en regardant la femme qui jouit / entre ses cuisses de feu et de nuit / se répète qu'il existe encore.// La femme, bien sûr, douceur, apaisement, dérobade ...

"Le temps commence avec la main de l'homme aux rêves d'enfant / le temps commence avec l'envie du chemin ..." Quel chemin? Celui de l'amour? "L'amour dévoile ses miroirs de chair et d'eau ..." Celui de la liberté? "J'étais fantôme chargé de chaînes: je me taisais je serrais les dents ... Je fus poète proxénète et un peu chien." Le miroir de l'instant?: "La haine meurt dans la rose / Et l'abeille viole le jasmin /" Celui du futur?: "Un fleuve coule comme une belle prose / un fleuve coule vers demain."

Ce n'est pas un hasard, pour moi, si dans le dernier numéro de *Hors Jeu* auquel il a collaboré de son vivant, se trouvent, d'une part, le poème

Communistes où l'on reconnaît l'accent d'André Laude, cette utilisation de l'image surréaliste selon la fameuse définition de Reverdy: "Le rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées" mais alors que souvent on a une impression d'artifice, de recherche du sensationnel à tout prix, ici une extrême tension entre les termes est maintenue ce qui donne au poème un ton particulier, de hargne et d'immédiat (au sens de jaillissement de la pensée des profondeurs du "ça")

"Je m'obstine à dire que nous fabriquons tous nos ghettos / Nos dérives, nos crimes pulsionnels / je m'obstine à dire que le bleu du ciel a la couleur du sida, du cancer des os / je m'obstine à dire que je résiste / je m'obstine à ne croire en rien / ni en dieu ni en diable ni en un monde nouveau / je crois en la fleur maigre, la carpe et le roseau / je me tiens effroyablement las debout au milieu des ruines / je pisse du sang mon urine / est rouge comme le drapeau qui a bercé mon enfance ..."

Ce n'est pas un hasard si dans ce numéro de *Hors Jeu* on trouve, d'autre part, un appel lancé par André Laude / SOS Indiens Tarahumaras menacés de famine ...

Daniel ABEL
(1/8/95)

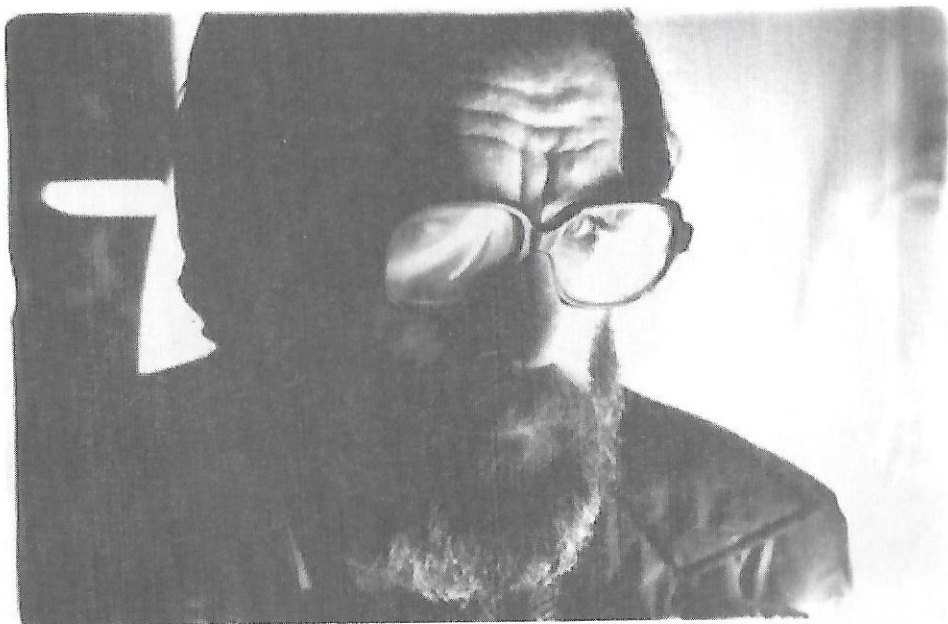


photo: Hervé SELLIN

QUELQUES MOTS...

Cher Jean-Michel Fossey,

Votre bonne lettre du 25 me trouve malheureusement en médiocre état de santé, ce qui m'empêche - mentalement et matériellement - de poursuivre mes travaux. Pardonnez-moi donc de devoir limiter mon hommage à André Laude à ces quelques mots: " André Laude demeure par son oeuvre un remarquable poète que la vie déchira tragiquement. Je le salue ici avec autant d'estime et d'amitié que de tristesse tout en sachant que sa parole le gardera présent parmi nous."

Jean-Claude RENARD



SUR LA TERRE COMME AU CIEL

Pour André laude, ce poème inédit lu à Paris le jour où le cher poète de *Feux Cris et Diamants* nous quittait

L'homme boit, le chien boite et Dieu titube.
Triste trio en quête d'une terre qui soit
comme au ciel, ou d'un ciel qui soit comme sur la terre.

La femme, en attente et soucieuse, a déposé
trois bols de riz sur le seuil de sa maison,
avec du gros rouge et du pain cuit sur la cendre.

Pour apeurer Dieu, elle pose en déséquilibre
sa petite âme sur une corde à linge. Pour apitoyer
le chien, elle rouvre d'anciennes plaies à lécher.
Pour réapprivoiser l'homme, elle donne à
respirer sa chaude odeur de femme;

Et elle leur crie à tous trois - Dieu, le chien
et l'homme - que la terre et le ciel c'est chez elle,
dans sa maison, et que le jour, fût-il sombre,
elle peut le changer en toujours.

André SCHMITZ

i.m. André Laude

SCRUTATEUR

Chaque adieu abrège la terre.

Il est une mémoire où le Temps est perdant.

Scrutateur ! c'est au coeur que l'instant s'écrit.

L'amour ne festoie qu'en outrepassant ses droits,

et si le massacre s'inscrit en tour d'ivoire,

le monde qui luit à la lueur des flambeaux

dessine d'autres rives. L'or sauvage

du rêve anime un univers qui s'honore

au miroir de l'homme. Renversé le pouvoir

des dieux: l'absence est ce Lieu où tu vis encore,

et mon tourment n'est qu'un mirage, heurté par le mot,

ouvert à la grâce.

Claudine HELFT

(Le Monopole de Dieu)

I.m. André Laude

La graine noire

La graine noire qui dans le cœur
fut semée
(par quelle main ?
celle d'un dieu masqué, d'un ogre ou d'un
démon ?)
longtemps repose
immobile, oubliée,

longtemps ramasse sa vigueur,
somnole,
fait la morte.

L'homme marche dans la lumière,
caresse l'aube, s'émerveille
de la bonté du jour.

Un soir pourtant
(Est-ce à cause du vent, du sang, de la saison ?
Ou bien de la lune chavirée qui blasphème ?)
de la graine fendue un arbre noir jaillit,
s'accroît, occupe tout le corps,
lève des griffes meurtrières.

Jean JOUBERT

COMME ON FRANCHIT LA NUIT

In memoriam André Laude

André,
toi qui voulus élargir au monde
la "cathédrale de lumière"
et qui te réclamas
poète,
de Lacenaire de Ravachol
- le disque tourne encore
dans la mémoire des survivants -
toi qui citais André Breton
Achille Chavée déguisé en peau-rouge
et refusant la file indienne
Tu as fréquenté cette "mauvaise auberge"
dont parle pour nous tous Thérèse d'Avila
Et cette vie que tu choisis
- qui te fut imposée -
Tu l'as passée dans la souffrance
la révolte - ou l'amour
par toi cruellement nommé -
Comme on franchit la nuit
Sous la menace des épées.

*

Gaélique occitan
Qui te souviens des péniches sur l'Ourcq
Et des sentiers de chèvres du XXe
Maghrébin de Cuba
Poète planétaire
Enterré vif au coeur de ton langage
Tu fus cet homme blanc
Dans les ruines d'Athènes
Ou d'Oppède-le-Vieux
Et l'héritier du Graal
En Brocéliande
en poésie
en lanières de Feu
de nuit d'orage
Dans le désert
le peuplement des mots
que tu voulus unir
ouvrir au désespoir
comme les fruits de ta passion

*

Le quotidien fut ton éternité

*

C'était dans un café de la Bastille
Autour de Chambelland
- Pont de L'Epée : suprême épreuve du Chevalier -
Nous étions entre nous
Parlant de notre absence
- cette façon qui fut aussi la tienne
d'interpréter notre présence au monde.
Tu t'étais enfermé, debout
Dans la broussaille des colères
Tu proférais ton Evangile
Rien ne t'était rien Soleil qui bat
Tu accusais ce manque
Toi l'antiphallocrate
Invectivant les femmes
Dont le défaut par trop visible
mais de toi seul
Était de ne pas
Occulter

- blessure de l'Amazonne -

Nora Nord

Un signe aura suffi
"Souviens-toi de la rue de Turenne
De la cravate blanche offerte ce jour-là
Et du parfum choisi pour Paule"

Tu retrouvais tes dix-sept ans
Et tu pris place à la table commune

*

La blessure et la neige
Interrogèrent le poème
Et ta parole - veines ouvertes - scintillait

Ce serait Pont-Aven ou Kyoto
zen et viol du Calvaire
Bashô Ginsberg et bordels confondus
le dieu du jazz hurlant sur sa colonne

André,
las d'inhumer tes amis sous la pluie
Tu avais -depuis la tour Saint-Jacques-
traversé la mort à marée haute

Et te voici vivant
Dans l'autre monde
Où l'on ne séjourne pas.

Pot, M

... *O châteaux* , Miramar & Scaliger
ô cris humains des chiens écrasés
grands arbres qui se balancent
le geai des chênes au cimetière
le noir martinet dans le parc
la nuit la Mort enjambe la fenêtre
ta plaie mouillée
mollets au sol elle déchiquetait sa poupée
(réfugié au lavoir)
la mémoire s'en va comme la beauté
à coups de ciseaux
- Gilbert Retout décédé au 70 rue Grande
gabardine mastic
bien après Pierre Kervargant le cardiaque
dit Mousse -
au bord du suicide
en longeant la rive verticalement
così sia
Trieste & Catulle

Jude STEFAN

Les Politiques parlent. Le monde les suit, à l'exception de quelques rebelles - rêveurs d'un autre monde qui connaîtrait le merveilleux.

Besoin du prodige ; celui que l'on attend chaque soir, chaque nuit - et, comme il ne vient pas, une rage à tout détruire.

La passion comme le verbe meurt pour renaître.

Tout part en gerbe de feu et de cendres. Passions, amitiés. Projets de vivre. Une éternité dérisoire et magnifique en même temps ; derrière une table de bar l'attente, toujours inassouvie, du voyage. Un égal tourment que ne parvient plus à combler le poème.

Nuit où se perdent les tigres, et que l'on rêve encore fraternelle - Avant de s'y perdre ; à son tour.

Jean Pierre BEGOT

ANDRÉ LAUDE EST MORT

J'ai sous les yeux un article paru en septembre 1978 dans *Les nouvelles littéraires*. Il est signé André Laude qui était alors journaliste. Titre du papier "Michel Rivard, un québécois mi-fugue, mi-raison". Laude s'entretenait à Paris avec l'un des principaux paroliers du groupe canadien "Beau Dommage". Je relis ce passage sur Michel Rivard: "*Des baskets et un blouson, un regard vaguement angoissé, un garçon de son temps mi-fugue mi-raison, un rêveur de navigations solitaires, un blessé qui danse le rock, un doux qui crache sa flamme. Un amoureux de l'amitié.*"

J'y verrais presque un autoportrait inconscient. André Laude aimait l'amitié des vrais amis comme le montre son recueil "Feux, cris et diamants" (Albatroz) ou comme le prouve son article "*Bernard Dimey est mort*" paru dans le numéro 1 de la revue *Hors-jeu* paru en avril 1989. Bernard Dimey, autre poète écorché vif, autre franc buveur de rouge, avec qui il avait "une passion commune: la rue bordée de rades qui deviennent nocturnes, dès que le jour s'effondre. Dans les rades on cause, tout peut arriver, tout est possible".

André Laude rêvait lui aussi de navigations solitaires, mais c'était pour aller à la découverte d'autres gens, d'autres mondes, de préférence des êtres et des pays victimes des oppressions (dictature, argent, bêtise triomphante, productivité, etc.). Ecorché vif, oui, et jusqu'au bout. Mais lutter contre les cons est un combat perdu d'avance: on succombe forcément sous le nombre.

Comment expliquer toutefois que ce brillant collaborateur des *Nouvelles littéraires*, de *Combat*, du *Monde*, de *France-Culture* entre autres, comment expliquer qu'il ait pu sombrer dans l'alcool, l'errance, la solitude, la misère probablement ? Certes, beaucoup de journalistes boivent, beaucoup mènent des vies à la mords-moi le noeud. Certes, André avait perdu sa femme il y a une quinzaine d'années. Certes. Mais je crois que ce combattant des justes causes, cet homme qui avait longtemps cru aux lendemains qui chantent, ce rêveur d'idéal, avait fini par se rendre compte que même les belles phrases des grands parleurs comme Fidel Castro, les grands textes des "philosophes" dits révolutionnaires comme Marx ou Mao, prétendant éclairer le monde, ne produisent finalement que nuit et brouillard. Certains anciens "croyants" acceptent de continuer à tenter de vivre normalement (mais qu'est-ce que ça veut dire, normalement ?). D'autres ne supportent pas l'amertume de la déception. Ils hurlent encore tant qu'ils ont des forces, puis ils se laissent aller peu à peu et partent sans crier gare. Il nous reste leurs poèmes, leurs chansons, leurs tableaux, leurs musiques, pour adoucir un peu le crève-cœur de ne plus les savoir debout sur la terre où ils étaient bien utiles, même et surtout s'ils n'étaient pas dans le camp des vainqueurs. Salut et fraternité.

François JODIN

Pour André Laude

C'était le trente et un octobre
ma mère déballait nos vêtements les comparant à nos ombres
pour s'assurer que nous avions grandi avec le grenadier

Mon frère séminariste avait la taille de sa chasuble
ses genoux fondaient de ferveur devant le crucifié

ma petite soeur cédait ses jupes au laurier

C'était bien le trente et un octobre
veille de la Toussaint
les bienheureux récupéraient leur auréole aux portes des cimetières

Une journée gavée d'encens et de regrets
la voix de mon frère
celle de l'automne muaient.

Vénus KHOURY-GATA

POUR SALUER ANDRÉ LAUDE

Comme un " luttteur dans l'arène ", je te revois André Laude, il y a quelques années, debout, sur une petite estrade au Marché de la Poésie. Tu vilipendes, tu aimes, tu griffes ! Tu te declares, comme tu écris, de tout ton sang, de toute ta sève.

* * *

Je t'ai à peine connu, André, Mais tu étais là, depuis le début, attentif, à l'écoute; prêt à entendre, à accueillir.

Je t'ai rencontré par trouées. Tu apparais, tu disparais; tantôt sur un escalier roulant, tantôt dans la foule, tantôt parmi tes amis. Tu surgis par images éphémères et subites qui rompent, instantanément, toute distance, grâce à cette vitalité chaleureuse qui émane de ta personne.

* * *

A travers les années, je t'aperçois, ici et là, toujours en mouvement. Ton visage est de plus en plus buriné; ta voix, de plus en plus rauque. Mais transparaît, chaque fois, ce frémissement qui t'habite; ce chant original, unique, où " les légendes et les oiseaux / (qui) accompagnent l'homme dans sa marche sans fin ".

Entre amour et agonie, il s'élève ce chant et s'élèvera encore.

* * *

Ta voix " en cris et blessures " adoptera tous les registres: celui d'un " temps à s'ouvrir les veines ", jusqu'à l'autre saison, celle du "matin des cerises ". Tu hantes une " maison d'os et de vents ", et simultanément ton souffle, toujours brûlant, te pousse à espérer.

" Ma joie est de ce monde ", diras-tu, offrant aussi ces paroles-là "aux riverains de la douleur ", à tes amis, à tes lecteurs, à ceux qui ont brièvement rejoint ta route.

* * *

Je les reprends ici, ces paroles ouvertes et tenaces. Elles nous disent, qu'en dépit de tant de douloureuses traversées, tu étais ce poète dont la voix " comme lampe à pétrole / humble et précieuse " se ranime et s'ensoleille pour te reconstruire et nous reconstruire du même élan.

* * *

" Ma joie est de ce monde ", écrivais-tu, nous léguant ce témoignage essentiel.

Andrée CHEDID

Allume encore une fois les feux de la Saint-Jean
Les feux de notre paix
Tu navigues sous une voile noire
poussé par le souffle de ta langue bariolée

Vent d'un coeur obscur
Vent d'un désir d'âge d'or
de bel amour intarissable
de panache et de lointain
Vent sans répit
sans patience
parfois l'espérance
à contre-courant de la colère

Je me souviens

Du visage du bonheur
de la fable irréaliste
vécue entre les spasmes
la fraternité dans l'amour
l'angélique douceur des mots
et des paumes
loin des croix et des clous

D'avoir bercé la maladie
D'avoir soufflé quelque répit
veillé dans le noir l'enfant roi
l'enfant de refus

L'obstinée clarté a jailli
opérante sur les cauchemars
Minute de grâce
Seconde d'extase
arrachée aux rêves de ténèbres
irradiante comme un éclair
Nous dansions entre les mains de l'aurore
après tous les matins blêmes
Elle était là, l'espérance

Tant vécu, si court
Tant crié
dans les carnavaux de rue
avec les Gilles balafrés
La guerre, la fête, l'agonie

Tant écrit
l'or et le sang
à la une
pour que vive l'humain

Que les vieux vagabonds chantent
sur toutes les frontières
la poésie de Yannis Ritsos

Allons
disais-tu parfois
pour nous redonner du courage
Posant enfin les armes
Allons

Tu ne nommais ni la distance
ni la destination
Seulement abandonné à ce courant
au galop du sang dans les veines
à l'appel d'un visage

Je garde le bruit de ce galop

Nicole de PONTCHARRA
Août 1995

LE CHEVAL BLESSE

La nouvelle de la mort d'André Laude nous parvint à la clôture de ce Marché de la Poésie 95. Nous commençons à regretter entre exposants qu'il n'y ait pas un pot final où nous cesserions d'être des concurrents pour devenir des convives quand un jeune homme vint nous annoncer qu'un pot, il y en aurait bien un, pour célébrer un poète familier de la manifestation et qui en avait été l'invité d'honneur l'an passé: André Laude qui, dit-il, "venait de nous quitter."

Suivit une soirée bouleversante: des lectures de textes sur le podium et surtout l'audition d'un enregistrement où les invectives inspirées d'André Laude contre la commercialisation de la poésie et les scandales de la société en général nous ébranlèrent comme des retrouvailles et l'adieu qui précède immédiatement une mort volontaire.

Cette équivoque - voire ce leurre - qui eût été à coup sur très médiatique si ANDRE avait fait partie de la "bonne bande" (mais alors ses textes n'auraient pas eu cette belle violence et il n'y aurait sans doute pas eu de poète du tout) plana sur cette soirée et encore quelques jours, ajoutant à la tragédie la culpabilisation de tous ceux qui comme moi l'avaient connu et pensaient n'avoir pas fait assez - et non de ceux qu'il vilipendait et qui au nom de leurs intérêts l'avaient carrément rejeté.

J'ai pleuré à ses obsèques mais la vague de chagrin la plus forte déferla quinze jours après, à lire l'article de l'Événement - un des meilleurs avec

celui de l'Huma - le Monde, lui, ayant exprimé au moins autant d'exaspération pour la personne que d'estime pour le poète.

Dans un petit village de la Margeride où j'étais alors en vacances, j'eus l'occasion de voir un cheval blessé: nouveau dans le Centre Équestre, différent, il avait été rejeté par les autres. L'un d'eux lui avait rué sournoisement dessus.

Ce cheval solitaire au crépuscule, avec son grand bandage environné de mouches, allant et venant au long de la clôture dans son désir de résister et son impatience de guérir, me parut poignant de détresse et je tentai d'arrêter sa course d'une caresse et de quelques mots d'espoir.

Après l'avoir rencontré chez Mme David, lors d'une de mes expositions AU RENDEZ-VOUS DES AMIS qui porte si bien son nom, c'est Place de la République, autour d'un verre, que j'ai tenté quelques instants de retenir le cheval blessé et écumant qu'était André LAUDE. Il me dit chercher une femme qui l'aimât et pût l'assister matériellement.

Quelque part, c'est de lui que je me sens veuve.

Marie-Claire CALMUS

L'IMAGE ET LE POÈTE

Les poètes qui sont de grands consommateurs d'images et de métaphores (c'est à dire de représentations et de transports de sens) laissent nécessairement une image d'eux-mêmes après leur disparition physique.

Chacun de ceux qui ont connu André Laude, possède une ou des images bien précises (une phrase martelant les souvenirs, une attitude familière, une confiance, une démarche, ou même un seul vers de son oeuvre qui surnage comme gravé dans le marbre de la mémoire, ou alors une intonation précise, un sourire, ou une colère, des propos laude-dateurs, ou bien des invectives ...) Tout cela forme un kaléidoscope fournissant à chacun d'entre nous la matière d'un "petit cinéma" personnel.

Quelle image d'André Laude gardons-nous en mémoire ? celle du jeune garçon d'Aulnay-sous-Bois, entre un père occitan et militant communiste et une mère polonaise tôt disparue pour un infernal destin, enfin le jeune garçon décrit dans son autobiographie (précoce) " **Liberté couleur d'homme** " (Comme il est rare et curieux de publier son autobiographie à 42 ans, comme si la vie devait s'arrêter avant que l'on ait le temps d'écrire simplement la suite !) mais ce jeune garçon, bien peu l'ont connu, sinon à travers ce livre.

Il y a aussi l'image peu connue (sauf des maghrébins) d'un André Laude , rasé de frais et cravaté, circulant dans les rues d'Alger en 404 noire avec chauffeur, et recevant dans les salons du Président Ben Bella, en tant que "Pied-rouge", la visite de "l'Argentin", alias Ernesto Che Guevara...

Ou encore le journaliste du "Monde", le critique littéraire dont je ne puis garder que le meilleur souvenir, puisque, rendant compte de ma traduction du "**Diwan sur le Prince d'Emgion**" de Gunnar Ekelot, parue chez Gallimard, il me décerna le brevet de "fervent adaptateur et fin exégète", dans le numéro du 11 janvier 1974, pour être précis.

Mais, pour la plupart, c'est l'image du fantôme, de moins en moins en chair et de plus en plus en os, qui, bon an mal an, hantait fraternellement les agapes albatroziennes chez Madame David ou au "Volcan des 2 Siciles", à moins que ce ne soit chez Ramona, de Belleville au Marais où il déambulait, les poches pleines de manuscrits froissés de poèmes écrits dans la nuit, sur une table de café ou une encoignure de porte, entre deux idées chaleureuses. Sa fête, elle avait lieu tous les ans, aux alentours de la Saint-Jean, lorsque le cirque farfelu de la Poésie plantait ses stands Place Saint-Sulpice qui devenait alors son domaine réservé. Combien de fois l'a-t-on photographié, hurlant ses poèmes, entonnant "**Le Temps des Cerises**" ou "**La Complainte de Mandrin**", ou bien, l'invective à la bouche envers un ami dont, le temps d'une diatribe, il stigmatisait le manque de sincérité ou d'engagement en faveur d'une des multiples causes pour lesquelles, avec sa fougue coutumière, il bataillait ferme.

Bien sûr, il lui arrivait de "taper" les copains pour manger et aussi pour boire et lorsqu'il cessa de boire, la "bonne santé" escomptée ne suivit pas. Alternativement, il se plaignait de sa jambe ou de son ventre, mais qui s'en souciait ? André Laude s'intéressait passionnément au monde, mais le monde ne s'intéressait guère à lui. Maintenant, l'image à venir du poète réconcilié complètera celle de l'ami.

André MATHIEU



L'ÉNIGME

J'entends la voix d'André Laude :

" Un temps à s'ouvrir les veines "

" La mort gagne à tous les coups "

" Si je dis Colère
Révolte Défi
j'entends comme une prière
au fond de ma poitrine dépeuplée "

" Je suis un catafalque d'ossements "

" Pardonne
si la croix des morts
siffle entre ces mots "

" Je m'obstine à ne croire en rien "
(*Hors jeu*, mars 1995)

Et ce poème, le dernier de Laude, lu par sa
fille le jour de son incinération :

" Puisque Dieu est mort
je prie "

Pourquoi a-t-il prié à l'heure de sa mort ?

José Maria ALFONSO

UNE TRACE D'ANDRÉ LAUDE

Ce que je connais d'André Laude sont les deux textes "Shalom Salam" et "Communistes" publiés dans le dernier numéro de Hors-Jeu.

Ces deux textes semblent résumer une vie. Le premier est un texte d'espoir, le second de désillusion. Le premier parle d'un monde à inventer, le second s'obstine à ne croire en rien. Comme si ces deux textes apparemment opposés traçaient le point de départ d'une espérance de jeunesse, et le point d'arrivée d'un désenchantement après un long parcours.

Et pourtant, le deuxième me paraît moins désespéré que le premier.

Le premier texte rêve d'un monde idéal, de paix, le monde d'Israël construit au-delà d'une triste réalité, celle des "épouvantables corps à corps". Ce texte est le constat d'une horreur et ne propose qu'un "au-delà" auquel il est peut-être difficile de croire.

Le deuxième texte, bien au contraire, refuse de croire en un mirage. Et, malgré une lassitude clairement exprimée, il est un texte de résistance qui s'abreuve à une fécondité retrouvée : celle de "la fleur maigre, la carpe et le roseau." Je le ressens comme une retrouvaille du bonheur grâce à la poésie des petites choses, une réconciliation avec les timides raisons de croire que sont les beautés discrètes des vies sans importance.

La nostalgie du communisme est peut-être celle de l'illusion. Mais cette nostalgie, grâce à la poésie dans laquelle elle s'exprime, semble être source de rencontre : la guerre et la bêtise sont trop ambitieuses dans leur programme de destruction pour mettre en danger l'essentiel : la carpe muette ou la fleur maigre.

Voilà ce qu'il me paraît : le premier texte est une réaction au désespoir, le second un apaisement grâce à un espoir retrouvé.

Jean-Luc COUDRAY

Pour André LAUDE

Comme un ultime clin d'oeil
A la face du Destin
Tu as fermé les tiens
Sans crier Au Secours
aux riverains de la nuit bleue ...

L'indicible lui, s'est déchiré sûrement
En ce jour où l'on célèbre
Un bien certain Précurseur,
Le bon Saint-Jean Baptiste ...

Il est vrai que ton nom
résonne comme ces louanges
que fredonnent forcément les anges
là-bas plus loin que le soleil ...

Pardonne-moi de te nommer ici Dédé
comme seulement se le permettait
notre vieux pote Xavier
Tu ne m'en voudras pas hein ?
Si j'ai pris tes mots en chemin.
Un peu comme toi
A la Face du Destin ?

Thierry QUIVY
Samedi 7 octobre 1995

André LAUDE est mort le 24 juin 1995

La vie l'a déchiqueté, et chaque éclat touchant un organe vital a fini par le détruire.

Le coeur d'abord, visé, face au mur ... fusillé dans le dos. Ce coeur où tant de femmes, pieuvres aimantes, avaient enroulé leurs âmes-tentacules.

La tête, si belle porteuse de mousse grise, tête chercheuse, pleine d'idées folles à hurler.

Les tripes, dont il parlait tant, mètres multipliés et chargées de nourriture terrestre.

Les urines rougies par la haine de la stupidité.

Le sexe, enfin, débandé et barbare, privé de tout ce qui faisait sa force.

Le sang du poète nous a éclaboussés puis il a inondé les iconoclastes de l'amour vrai, de sa puissance verbale.

Ce sang que nous recueillons maintenant et que nous boirons jusqu'à la lie, tout comme s'insinuait le vin bu dans son corps en souffrance ...

Voici l'homme qui a le plus dégueulé son temps parce que, disait-il "... après avoir bouffé ma vie enragée, je ne sais plus où je vais, je ne sais plus où nous allons ! "

Et ce solitaire ne pouvait se passer de sa harde.

Les flèches des Parques sont teintées d'encre rouge. Elles l'ont terrassé.

Michel PRAEGER

25.6.95

ANDRE LAUDE, BLESSURE PALPITANTE

O André, seuls les oiseaux
de mauvaise augure chantant
dans les cantines du Marais
auscultent ton ombre
et moi, ton inhumain frère
fuyant tes poèmes solitaires,
ta musique désespérée,
tes pas en haillons dans Lutèce
(ton quartier général)
où tu clamais en libertaire
tes tristesses, tes mythomanies.
O André, tous attendaient
ton absence pour te sourire
y compris la mort.

José Carlos RODRIGUEZ NAJAR
(Tr. Jean-Michel Fossey)

